HAL
open science

Un roman qui soigne (sur Une présence idéale d'Eduardo Berti)

Maria Gabriela Dascalakis-Labrèze

To cite this version:

Maria Gabriela Dascalakis-Labrèze. Un roman qui soigne (sur Une présence idéale d'Eduardo Berti). C'est-à-lire. Revista bilingüe, 2020, 6. hal-03104977

HAL Id: hal-03104977

https://hal.science/hal-03104977

Submitted on 10 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

C'EST-à-LIRE

Año III, Nº 6, 2020.
ISSN 2618-3285

Un roman qui soigne (sur *Une présence idéale* d'Eduardo Berti)*

María Gabriela Dascalakis-Labreze
Université Bordeaux Montaigne

Journaliste, traducteur, écrivain, Eduardo Berti est né en Argentine en 1964. Auteur de nombreux recueils de nouvelles et de romans, sa langue d'écriture habituelle est l'espagnol. Premier latino-américain à faire partie de l'Oulipo en 2014, il vit actuellement dans le sud-ouest de la France. *Une présence idéale* est son premier roman entièrement rédigé en français, choix qui découle, selon ce qu'il affirme dans la préface du livre, d'une évidence car « c'est en français qu'[il a] découvert l'univers qui a inspiré ces textes, que les premières phrases et les

* Berti, Eduardo (2017). *Une présence idéale*. Paris : Flammarion. 162 p. ISBN 978-2-0814-0476-2.

premières ébauches sont nées, et que chaque fois qu'[il essayait] d'opérer une traduction, le résultat [lui] semblait faux, artificiel » (8). Au fil des pages, le lecteur confirme avec délectation que Berti peut naviguer aisément d'un écrit à un autre en espagnol ou en français avec la même intensité.

Dans *Une présence idéale*, l'écrivain argentin propose un voyage au centre d'une unité hospitalière de soins palliatifs, résultat de sa « résidence *littéraire-médicale* » (7) au Centre Hospitalier Universitaire (CHU) de Rouen. Cette fiction, articulée en cinquante-cinq micro-récits, donne la parole aux différents professionnels de santé, ainsi qu'aux bénévoles fréquentant le service. Inspiré par le format du livre *Compagnie K* de William March, chaque récit s'ouvre par le prénom, le nom et la fonction au sein de l'hôpital depersonnes aux origines diverses qui racontent des expériences vécues. Loin de décrire un monde technique et macabre, les personnages, majoritairement féminins, présentent un univers hospitalier qui convie le lecteur à changer de regard sur le fonctionnement de l'unité de soins palliatifs, considérée par d'aucuns comme une sorte de mouroir. Ici, il s'agit plutôt d'un vivier d'où jaillit la parole des aides-soignantes, des infirmières, des médecins, des internes, des brancardiers, d'une externe, d'une psychologue, d'une assistance sociale, d'une cadre, d'une secrétaire, d'une esthéticienne, des bénévoles qui travaillent, la main dans la main, pour soulager la situation des patients et de leurs familles. Ces personnages-narrateurs révèlent, à la première personne, leurs vécus à un narrataire-écrivain qui fait son apparition à travers, par exemple, l'interpellation de Pauline Jourdan qui affirme « Non, je ne vais pas lire votre livre. Vous êtes venu ici, m'a-t-on dit, pour mettre en mots notre métier, notre réalité […] J'ai peur de ne rien retrouver » (13). Néanmoins, la crainte de Mme Jourdan de voir son témoignage déformé « pour offrir la souffrance humaine en spectacle » (13) n'a aucune raison d'être car la micro-fiction ne tombe pas dans les sentiers battus du morbide, mais ressemble plutôt à une élégie de la vie.

Le roman se parcourt comme une promenade automnale dans laquelle le lecteur accède aux confidences, aux témoignages bouleversants qui montrent la fin comme un nouveau début. Ainsi, les motifs de la vie et de la mort ne sont pas présentés en opposition, mais en complémentarité. Alors que Marie Mahoux déplore son « premier mort » (15) et un patient déconseille à Hélène Dampierre de devenir son amie « car [elle va] bientôt [le] perdre » (20), des réseaux humains de soutien se tissent entre le personnel de santé, les patients et leurs familles. Les décès et les souffrances sont sublimés par les actions conjointes des personnages qui dévoilent leur humanité et leurs doutes quant à leur façon d'agir face aux situations critiques. Dans ce cas de figure, Catherine Koutsos avoue son désarroi lorsque ses collègues la désignent pour annoncer à un fils prodigue que sa mère ne souhaite pas le voir à son chevet, même si elle a « l'habitude d'annoncer aux gens les nouvelles les plus terribles » (23).

Cette micro-fiction traite également des processus d'écriture et de lecture à travers les récits des personnages qui écrivent ou qui lisent. Ces activités servent à perpétuer le souvenir, voire à prolonger la vie des patients et fonctionnent, dans tous les cas, comme des exutoires. Si l'angoisse de la « chambre vide » peut trouver son écho dans l'image de la page blanche, ce parallèle est le prélude à des remises en question d'ordre divers. Les exemples fusent : une infirmière écrit précieusement le récit de la mort de quelqu'un dans le but de soulager l'épouse du défunt le moment venu ; José, le malade latino-américain, tient un cahier avec des calculs pour que son médecin le découvre après son décès ; une lectrice bénévole s'empresse de lire devant le corps inerte d'une patiente la fin d'un polar dont « le dernier mot […] n'était pas « mourir », non. Mais un mot qui compte une lettre de moins : « vivre » (41) ; une infirmière fait un malaise en voyant une patiente dans un état dégradé pour s'apercevoir plus tard qu'elle attend un heureux événement…

Ce va-et-vient continuel entre la vie à la mort se trouve doublé d'une réflexion sur le rôle des soignants. Des histoires différentes sur les façons d'accompagner un malade et son entourage sont tissées au fil des pages avec

une simplicité envoûtante qui montrent à quel point il n'y a pas de recettes pour traverser les épreuves. Ce livre s'érige de la sorte en plaidoyer contre les lieux communs. Ainsi, si face à certaines personnes il faut « garder le silence » (21), le fait que certains patients manifestent leur colère « c'est bon signe » car « ils arrivent à exprimer leurs sentiments » (60). En outre, les risques de transfert dans la relation patient-soignant sont évoqués par le biais de deux contre-exemples. D'un côté, le cas d'une infirmière qui « vivait persuadée que chacune de ses démarches, et pas seulement professionnelles, se répercutait sur son patient » (64) et qui, aux dires de la psychologue, a fini par abandonner l'unité, de l'autre, l'exemple de Nadia, une infirmière à qui un patient célibataire lui a offert un bouquet de fleurs et qui reconnaît qu'à travers ce geste « c'était lui, le patient, qui, dans une certaine mesure, et de manière paradoxale, soignait l'infirmière » (34). Par ailleurs, le roman est construit autour d'un oxymore car cette *présence idéale* renferme une actualisation et une potentialisation agissant de façon simultanée. C'est là où se joue la signification profonde de cette œuvre : il s'agit en dernière instance de relations humaines marquées par l'équilibre délicat d'accompagner les patients d'une façon ou d'une autre selon leurs besoins. Même si « c'est étrange de rester à côté d'un inconnu pour l'accompagner dans la mort » (29), Joséphine n'hésite pas à tenir la main d'un patient car « il saurait ainsi que quelqu'un se trouvait à ses côtés… » (29). Par ailleurs, c'est Fabienne Vinour qui montre combien l'unité de soins palliatifs l'a aidée à retrouver une forme d'humanité grâce à cette « présence idéale » (145) axée sur l'implication collective des soignants et susceptible de redonner également de la dignité aux patients. D'autres sujets essentiels sont traités, à savoir le besoin de régler les comptes avec la famille, de préparer « l'après » (135), la quête de l'identité, le retour aux origines quand la fin approche et l'espoir d'éprouver qu'«il n'[est] pas trop tard pour réaliser le souhait […] » (121) de quelqu'un.

***

Ce livre essentiel place l'être humain au centre des préoccupations de ces femmes et de ces hommes prêts à accompagner un malade et ses proches vers l'ultime demeure à travers le son d'une pièce musicale, un dernier message laissé sur un répondeur anglais ou la préparation d'un dîner en tête-à-tête comme un engagement plein de vie, à l'instar de cette infirmière déclarant que le patient avait fait d'elle « son 'ancre anglaise' au milieu de sa mort française » (127). Ce roman qui soigne d'une seule traite soignants, malades et entourages et qui vient d'être publié en espagnol (traduit par Pablo Martín Sánchez) chez Alianza Editorial (en octobre 2020) reste d'une actualité frappante. À l'heure où les professionnels de la santé livrent des combats titanesques contre les virus et les gouvernements, ces pages nous rappellent que le but de leurs interventions est « non seulement de soulager la douleur physique, mais de prendre en considération la souffrance morale et de soutenir l'entourage » (26) : une lourde tâche magistralement présentée par un auteur bilingue qui rend hommage au personnel de santé à travers sa plume éclairée et sensible à « l'appétit de vivre » (99). À lire et à ressentir sans modération !